

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rose c'est la vie

René Lapierre

Volume 23, numéro 1 (133), janvier–février 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1981). Compte rendu de [Rose c'est la vie]. *Liberté*, 23(1), 83–85.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

chroniques

Littérature québécoise

RENÉ LAPIERRE

Rose c'est la vie

Il est difficile de parler des livres où l'on parle de tout. On a en quelque sorte le sentiment que c'est inutile, que le texte à commenter a en fin de compte éliminé ses marges, et noyé d'avance le discours critique dans la profusion de ses propres régimes de signes. Le dernier livre de Yolande Villemaire, à cet égard, s'avère d'une merveilleuse, d'une impitoyable indépendance. *La Vie en prose** s'affirme en effet d'emblée par une liberté d'écriture et de style qui ne craint aucune difficulté, aucun mélange, aucune facilité non plus. Yolande Villemaire voit rouge, vert, noir, rose ; sa prose et ses prismes n'ont pas de limites, pas de *bordure référentielle* : tout se mêle généreusement, imprévisiblement. De Gertrude Stein à Minnie Mouse, et des brahmanes à Gaston Miron ou à Wonder Woman, tout va partout, de nulle part. Parmi les odeurs d'encens, la musique disco et les machines à écrire, la folie, la mort, l'amour et les manuscrits, tout est dans tout, tout est *absolu*. Dans *la Vie en prose* les couleurs et les mots n'ont pas de bornes, pas de contours fixes. Ce sont les tableaux, ici, qui servent de cadres ; en eux l'œuvre se profile, éclate, profuse comme en un espace infiniment ouvert et pourtant concret, un espace où la matérialité du signe est en quelque sorte contagieuse, irrésistible. « La vie en prose, parce que la distinction n'existe pas. »

* *La Vie en prose*, Éditions Les Herbes Rouges, Coll. « Lecture en vélocipède », Montréal, 1980, 262 pages.

Cette *réalité* du livre de Yolande Villemaire n'est pas descriptive (ou analytique) mais analogique ; les choses et les sens s'appellent, s'approchent, s'apparentent. « Le temps est rond. » Et dans son orbite rose (l'espace et le temps condensés, lumineux du roman), gravitent plusieurs lieux, plusieurs personnages, plusieurs histoires. Plusieurs livres, au fond, et plusieurs vies. Tous les chats sont roses. Dans *la Vie en prose* (un peu comme dans les romans d'Aquin, dont Villemaire du reste ne cache pas l'influence) deux histoires s'entremêlent et se complètent effectivement, instaurant dans le récit le principe général d'une « réciprocité des signes » étonnante et fertile. Une histoire d'amour (obsédante, multiforme) y structure une histoire seconde (plus littérale mais tout aussi *flyée*) du type « histoire d'écriture » ; cette oscillation du récit entre deux histoires (chiffre euphémique) n'est cependant pas mécanique, et ses mouvements ne sont pas — comme c'est souvent le cas chez Aquin et chez bien d'autres — antagonistes. Le roman s'oriente plutôt, à travers toutes ses correspondances et ses variantes, vers une sorte de dialectique des choses et de la parole, une dialectique de la sensibilité qui rend le signe réel, et le réel, signe. Fin, et commencement : « *Et tandis que les escaliers de bois du Mont-Royal glissaient dans le vide sous mes pas, que l'herbe n'était plus qu'un ruisseau de bleu, que les arbres viraient au feutre noir et que toute la montagne se liquéfiait, je marchais sur la terre. C'était spongieux parce qu'on était au printemps, que le sol était encore trempé et que les écorces nues des bouleaux miraient rose dans les premiers rayons d'un soleil mourant qui venait de se lever et dont la splendeur nous attendait à l'Oratoire Saint-Joseph, d'hyacinthe et d'or et c'était franchement une mosquée à la place d'une usine et c'était bien la terre.* »

Les multiples discours de *la Vie en prose* se confondent, se contredisent, s'égarer sans cesse ; mais par là même ils se font, se confirment, s'illuminent. Yolande Villemaire ne se refuse rien, ne ménage rien ; elle calcule à sa manière, mais ne compte pas. On ne trouve pas chez elle cette retenue, cette plate prudence de l'imagination et du discours qui affecte en général (ces temps-ci) le roman québécois. Ici l'on gaspille, on dilapide, on perd, on a perdu ; mais on gagne par ailleurs. On découvre, on invente, on sait : « *Si je ne me souviens de rien, c'est que je sais tout.* » Et plus haut : « *Cet état modifié est pourtant durable. Je n'énumérerai pas tous les numas de cette métamorphose. Je ne logerai nulle part : je ne suis pas*

une balle au cœur du sujet. Seulement une rubrique d'encre rouge permanent, un tracé rose sur du papier vélin. » Le rose de *la Vie en prose* est ainsi concentré, intense ; tendu entre ceci et cela, entre l'amour et la peur, « entre le rouge du désir et le blanc de la fête », il ne se présente pas comme une réalité pastellisée (fade et mate), mais augmentée, composite. On le sent vibrant, volubile, volatil : prêt à disparaître comme une fumée, comme un alcool. Prêt surtout à déborder et à envahir, s'emparant infiniment du cœur, du sens. Ce qui se lit de toutes façons rejoint (ou dépasse, comme on voudra) ce qui se vit ; *la Vie en prose* distille de la réalité.